E 457
.S98
Copy 1

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

Class E457

Book .5

# LES CONTEMPORAINS

LINCOLN (1809-1865)

## I. ORIGINE DE L'ESCLAVAGE — « LE BOIS D'ÉBÈNE » — ROLE DE L'ANGLETERRE

Avant de commencer l'esquisse de la biographie d'Abraham Lincoln, il est nécessaire de placer sous les yeux du lecteur l'origine de l'esclavage aux États-Unis.

Lorqu'on est en quête de quelque fait important concernant la grande République, on est presque toujours forcé, pour remonter à la source, de mettre au premier rang les faits et gestes de la Virginie.

C'est en 1620 que parut pour la première fois, à Jamestown, en Virginie, sur la rivière Saint-James, un vaisseau hollandais, appelé le *Slave-Ship* (navire à esclaves), chargé d'une marchandise jusqu'alors inconnue en ce pays, et qu'on désigna plus tard sous le nom de *bois d'ébène*. Cet article d'exportation comprenait vingt nègres d'Afrique, du plus beau noir, arrachés à leur sol natal, et que les gentlemen-planteurs virginiens s'empressèrent d'acheter comme esclaves.

Mais ce début d'un esclavage, qui devait durer deux cent cinquante ans, n'était pas absolument le premier que connût l'Amérique. Lors de l'établissement des colons au Nouveau-Monde, la facilité de se procurer des mercenaires pour les rudes travaux des plantations avait beaucoup favorisé l'émigration des Anglais aisés, voire même des gentilshommes. La fertilité du sol aidant, la culture du tabac prenant une extension considérable en Virginie, les colons purent bientôt se créer une vie indépendante et isolée au milieu de leurs vastes domaines. Telle, par exemple, la famille de Washington. Ce qu'on appelait *The old dominion* était en quelque sorte un calque de la société anglaise de cette époque. On y vivait d'abondance et d'oisiveté, ne recevant que les hôtes de distinction, au milieu de nombreux serviteurs, comme au temps de la féodalité.

Mais que's étaient donc ces serviteurs, et d'où venaient-ils ? C'étaient des repris de justice, que l'aimable Angleterre envoyait sous forme de demi-esclaves à ses enfants des colonies. Cette singulière exportation commença au XVIe siècle. L'Angleterre, toujours pratique dans ses combinaisons, déversait ainsi avantageusement le trop-plein de ses prisons. Ces malheureux étaient *vendus* aux colons pour un laps de temps plus ou moins long, cinq ans en moyenne, le temps voulu pour purger leur condamnation, après quoi ils pouvaient reprendre leur indépendance. L'entreprise se montra si favorable qu'elle fut plus tard un véritable trafic pour l'Angleterre.

Cependant, il y avait pour les colons un côté défavorable à cette entreprise, car cet esclave n'était pas toujours aisé à manier; il se souvenait facilement de sa liberté perdue, et savait parfois s'arranger pour la recouvrer avant l'expiation de sa peine; de plus, il avait droit de se plaindre des mauvais traitements de son maître, et sa voix était quelquefois entendue.

Aussi, lorsqu'on débarqua les vingt beaux noirs en question, les Virginiens saisirent vite l'occasion de se procurer des serviteurs plus *stables;* et c'est ainsi que la *traite des noirs* mit un terme à celle *des blancs*. Il est vrai que le noir fut payé plus cher que le blanc, mais, en revanche, il coûtait moins à nourrir et à habiller; le prix moyen pour un blanc était de 10 livres pour un service de cinq années; le noir, lui, coûtait de 20 à 25 livres, mais restait esclave pour toujours.

Ce trafic devint si monstrueux, qu'en 1632, le gouvernement de la Virginie, pour enrayer le mouvement, fit mettre une taxe de 5 et de 10 % sur chaque esclave noir; tout fut inutile, et le mal fut tel que le nombre des nègres atteignit, en moins d'un siècle, le chiffre de 203 427 individus.

Bien que le début de cet esclavage soit le fait de la Hollande, puisque le premier navire trafiquant avec les colons était hollandais, et que dans la suite, sur quarante vaisseaux de même trafic, on en comptait trente-huit de cette nationalité, il n'en est pas moins avéré que l'Angleterre en porte tout le poids, car elle réussit à s'en faire céder le monopole.

Mais la Virginie, qui la première avait donné l'exemple du mal, fut encore la première à vouloir y remédier. En 1772, la

législature de cet État, prévoyant les malheurs qui devaient résulter de ce malcent ans plus tard, adressa un mémoire à l'Angleterre : « Le trafic des esclaves est une grande inhumanité, il est contraire à Georges III qui répondit que « sous peine d'encourir son plus vif déplaisir, il fallait laisser libre cours à l'importation. »

Le cri d'alarme poussé par la Virginie resta sans écho jusqu'au jour où, fort de sa conscience et de l'appui de ses concitoyens, un homme osa se dresser devant le flot envahisseur, et lui dire : « Tu n'iras pas plus loin ! » Ce jour-là, l'humanité avançait d'un pas; cet homme, c'est Lincoln.

## II. FAMILLE DE LINCOLN — NAISSANCE ET JEUNESSE

Vers la fin du XVIIIe siècle, la Virginie et les États circonvoisins avaient vu affluer dans leur sein un grand nombre d'Anglais ambitieux de s'enrichir en défrichant ce sol fertile et hospitalier. C'est dans ce milieu des *pionniers du grand Ouest* qu'il faut chercher le père de Lincoln.

Thomas Lincoln, du comté de Rockingham (Virginie), resta orphelin à six ans, après la mort de son père assassiné par les Indiens. Livré à lui-même presque dès sa naissance, Thomas grandit à l'aventure parmi des gens de basse extraction, ignorants, misérables et accablés de rudes travaux. Il mena une vie vagabonde et contracta des habitudes de paresse qu'il ne saura jamais vaincre. Cependant, il apprit l'état de charpentier. D'éducation, il n'en eut pas; encore moins d'instruction : jamais il ne sut lire, pas même prononcer son nom de famille correctement, c'est son fils qui, plus tard, le lui enseignera.

En 1806, il habitait le comté de Kentucky, où il épousa celle qui devait être la mère de Lincoln. C'était une jeune fille pauvre comme lui, aussi ignorante, mais intelligente et honnête, nommée Nancy Hanks, dont les parents avaient la même origine. Le petit ménage alla habiter une misérable cabane, manière de hangar qui, dès qu'ils l'eurent abandonnée, ne servit plus guère de gîte qu'à des bestiaux.

C'est donc dans le Kentucky que Lincoln naquit, le 12 février 1809. On le nomma Abraham, bien que ses parents ne fussent pas juifs mais quakers.

A l'époque où le Kentucky entrait dans l'Union (1792), c'était une région sauvage où l'ours habitait en liberté avec d'autres animaux d'aussi aimable compagnie. Dans un pareil pays, on ne pouvait guère espérer trouver des maîtres d'école; cependant, les parents de Lincoln, souffrant de leur propre ignorance, viennent à bout de lui procurer quelques leçons de lecture.

En 1815, la pauvre famille est en possession de terres défrichées et ensemencées, rendant suffisamment pour faire vivre les propriétaires. Malgré cela et quelque espoir pour l'avenir, Thomas, devenu fermier, voulut changer de pays, alléguant que le Kentucky étant un *État à esclaves,* il n'y avait pas là d'avenir certain pour les *petits blancs;* c'est-à-dire les gens indépendants, mais pauvres, qui ne vivaient que du travail de leurs mains. C'était la classe des souffreteux; espèce de tiers-état intercallé entre les deux autres : celui des riches planteurs, négriers par état, et celui des esclaves. En réalité, ces malheureux ne possédaient qu'une chose : leur liberté, et, à cause de cette liberté, ils se trouvaient placés au-dessus des esclaves, contre lesquels, du reste, ils nourrissaient tous les préjugés d'usage. Trop fiers pour se laisser asservir, mais cependant n'ayant que leurs bras pour se suffire, et trouvant difficilement à s'employer où les planteurs ne prenaient que des esclaves, force leur était donc de chercher à se caser là où le noir ne pouvait lui porter préjudice.

La petite ferme de Thomas fut vite vendue et bientôt toute la famille se dirigea sur l'État d'Indiana, où l'esclavage n'avait pas encore pénétré. Le voyage dura sept jours, après lesquels Thomas et son fils, âgé de dix ans à peine, bâtirent de leurs mains une nouvelle cabane, car l'enfant savait déjà manier la hache du charpentier. Après

avoir pourvu à l'habitation, il fallait pourvoir au vêtement et à la nourriture. On arma alors le jeune Abraham, et, peu après, étant devenu habile chasseur, il fut en état de suffire aux besoins de sa famille.

Au milieu de ces occupations, le jeune Lincoln conservait son attrait pour la lecture; et c'est pendant les longues soirées du premier hiver passé en Indiana, qu'il continua à se perfectionner à la seule lueur de la flambée de l'âtre.

A douze ans, il perdit sa mère. Ce fut pour lui un si cruel chagrin que, pendant des semaines entières, il resta plongé dans un accablement tel que rien ne pouvait l'en tirer. Son père, alarmé de le voir ainsi, essaya de lui procurer quelques livres, pensant avec raison que la lecture seule était capable de ranimer son courage.

Sur ces entrefaites, arriva dans le pays un jeune homme sachant écrire. Ce fut une bonne aubaine pour Abraham, qui courut chez ce maître improvisé; quelques semaines lui suffirent pour se trouver aussi savant que lui. De la sorte, il apprit le calcul; cette étude ne dépassa pas la règle de trois. Voilà tout son bagage scolaire; le reste, c'est tout seul qu'il l'apprendra.

Lincoln n'eut jamais un goût bien décidé pour les travaux manuels; en revanche, il avait une véritable passion pour les livres. Il lisait en tous lieux; debout, en marche, assis, les jambes et les pieds plus haut que la tête. Aussi bien, il n'est rien qu'il n'eût fait pour rendre service à ses voisins, afin de se procurer des livres. C'est ainsi que pour garder la *Vie de George Washington*, que l'un d'eux lui avait prêtée, il défricha en trois jours un champ de plusieurs arpents. Aussi, ce livre fut-il pour lui comme un *vade-mecum* qui ne le quittait pas.

En même temps qu'il s'instruisait de son mieux, il grandissait prodigieusement. A seize ans, c'est une espèce de géant de six pieds quatre pouces (1), au teint noir, aux rides précoces, à la tournure gauche et un peu nonchalante. Cependant, tout cet extérieur est rehaussé par une grande bonté répandue sur toute sa figure et qu'on peut lire dans ses grands yeux noirs, souvent humides de larmes, toujours en quête d'un service à rendre ou d'une misère à soulager.

(1) Le pied anglais vaut un peu moins de 0 m,305, donc six pieds quatre pouces font réellement 1m,90.

### III. LINCOLN, COMMIS-MEUNIER, BATELIER — CAPITAINE DANS LA GUERRE DU *Faucon Noir* — GÉOMÈTRE — ARPENTEUR — MAITRE DE POSTE

A dix-neuf ans, Lincoln quitte sa famille et accepte un emploi de commis chez un meunier, qu'il abandonne peu après pour celui de batelier à 10 dollars par mois. Il débute par le transport d'une cargaison de porcs et de denrées à la Nouvelle-Orléans. Le parcours sur le Mississipi, qui est de 1800 milles, s'effectua rapidement et à merveille, et se termina par la vente sur place de tout le chargement.

Tout alla de la sorte jusqu'en 1830, époque à laquelle le père Thomas, dont l'oisiveté n'apportait pas l'aisance dans le ménage, voulut encore changer de pays, malgré les instances de sa seconde femme, car il s'était remarié peu après son veuvage. Il avait entendu parler avantageusement des campagnes fertiles de l'Illinois et, comme fermier, il résolut, en dépit de l'opposition de sa femme et de son fils, d'aller s'y établir. Ce voyage d'Indiana en Illinois dura quinze jours et fut une sorte de marche de caravane à travers des routes défoncées, des rivières sans pont qu'il fallait traverser à gué. Le père conduisit un attelage de deux bœufs et le fils un de quatre, ce qui représentait le plus clair de la fortune du petit fermier ambulant. L'endroit choisi paraissait bien situé, mais, pour le mettre à l'abri, il fallait une clôture. Abraham tailla et équarrit des pieux en quantité suffisante pour clore les quinze ou vingt arpents de ce nouveau domaine.

A cette époque, Lincoln, qui jamais ne fut un élégant, avait une mise déplorable : chaussures trop larges, pantalons trop courts laissant voir bien plus haut que les

chevilles une chair nue et grelottante; pour coiffure, une peau d'animal, le reste à l'avenant. Mais la mise a toujours été le moindre de ses soucis et, à ses yeux, tous les vêtements du monde n'avaient pas la valeur d'un livre quelconque. Ce qui lui importait surtout, c'était de lire. Dès qu'il faisait nuit et qu'il était de retour à la ferme, il courait à la huche, coupait un énorme morceau de pain, prenait un livre et s'installait on sait comment. Mais la lecture, il ne l'aimait pas pour lui seul, il se plaisait encore à raconter ce qu'il lisait, prenant de la sorte goût à la parole publique. Souvent il se mêlait aux réunions populaires, et là, il prenait fait et cause pour les animaux. Tel fut son début oratoire : il commence par les bêtes pour finir par les esclaves.

Quand on considère le fond de bonté qui caractérise cette nature, on regrette sincèrement que Lincoln ne se soit jamais senti le besoin de s'instruire dans les œuvres de la charité catholique, car s'il l'eût fait, on eût pu lui prédire une destinée d'apôtre, et au lieu de ne lui voir pratiquer qu'une charité toute philanthropique, on eût peut-être vu revivre sous ses traits, la charité d'un saint Vincent de Paul ou le zèle d'un saint François-Xavier.

En 1831, il redevint commis meunier, car, voyant sa famille bien installée, il veut enfin se créer une position indépendante. Le Mississipi sera encore une fois le théâtre de ses opérations. Mais pour effectuer ce nouveau voyage, il faut un bateau, et l'on en manque. Lincoln, se souvenant qu'il est charpentier à ses heures, en construit un de toutes pièces, et au retour, il est de nouveau définitivement accepté comme premier commis chez le farinier. Tout en vaquant à ses occupations journalières. Lincoln se perfectionne en écriture, et rend de cette façon tous les services possibles à ses voisins. Le soir, après sa journée, lui, qu'on dit avoir la plus belle écriture du district, va de-ci de-là dans le voisinage et copie, pour chacun, les contrats de vente ou autres opérations commerciales. De la sorte, il se fait aimer et apprécier de tout le monde. A cause de son excellente conduite, de son obligeance et de son jugement droit, il devient l'arbitre suprême de tous ses compagnons Quand l'un deux avait prononcé ces paroles : *Abe l'a dit,* il n'y avait rien à répliquer. Dès ce moment, il n'est plus connu dans le pays que sous ce nom : *l'honnête Abe* (abréviation d'Abraham).

Bientôt éclata en Illinois une guerre de peu d'importance, contre les bandes d'une tribu indienne, dont le chef était surnommé le *Faucon Noir*. On était en 1832. Le gouverneur de l'État leva bien vite une petite armée de volontaires et Lincoln fut nommé capitaine; il avait vingt-trois ans. Ce sera pour une période de trente jours, dit-il en quittant son patron; la période dura trois mois. Ces volontaires étaient tous des hommes résolus et avaient pour commandant en chef un général bon soldat, mais sans ascendant sur de telles troupes. Or, en cette affaire du *Faucon Noir,* les Indiens jouaient leurs vieux jeux d'embuscades et d'attaques interrompues et malheureusement réussissaient aussi bien que leurs ancêtres sur ce vieux champ de bataille qui avait été témoin de la défaite de Braddock et des larmes de rage du jeune Washington. Il fallait donc à ces troupes inexpérimentées un chef capable de les dominer du geste et de la voix. Ils choisissent Lincoln et ne veulent obéir qu'à lui. Il s'en tira à merveille : les Indiens furent complètement battus; la victoire resta aux visages pâles.

Rentré au pays, sa popularité allant toujours croissant, il est vivement sollicité par ses amis de se porter candidat aux prochaines élections départementales en Illinois.

Dès ce moment, les idées de Lincoln prennent un autre cours, et, bien qu'il n'eût pas d'ambition personnelle, il céda aux instances de ses concitoyens, plus pour prendre en mains leurs intérêts que pour obtenir des honneurs.

Son début politique est aussi simple que sa personne. Voici les paroles qu'il adressa à ses électeurs : « Messieurs et chers concitoyens, je présume que vous savez tous qui je suis. Je suis l'humble Abraham Lin-

coln ; mes amis m'engagent fortement à me présenter aux élections. Ma politique est courte et douce comme la danse d'une vieille femme. Je voterai en faveur de la réforme des tarifs et pour l'établissement d'une banque nationale. Voilà mes sentiments et mes principes politiques. Si je suis élu, je vous remercierai; si je ne le suis pas, je vous serai également reconnaissant. »

Cette simple déclaration lui valut un grand nombre de suffrages. Cependant, il ne fut pas élu. Ses amis ne se découragèrent pas; ils pensèrent, au contraire, que c'était bon signe pour la prochaine fois. En attendant, Lincoln se met en quête d'un nouvel emploi, car, pour aller guerroyer contre le *Faucon Noir*, il avait dû quitter le sien. Sur ces entrefaites, il fit connaissance de John Calhoum, esclavagiste bien connu pour son projet d'amendement à la Constitution, tendant à faire nommer deux présidents de république : l'un pour les États à esclaves, l'autre pour les États libres. Ce Calhoum lui conseilla de s'occuper d'arpentage. Mais Lincoln n'en connaissait pas le premier mot. N'importe, il se procure les livres nécessaires, s'enferme pendant six semaines, après quoi il est sûr de son affaire.

A peu de temps de là, Calhoum, qui était de la partie, et dont les bureaux se trouvaient dans le comté voisin, fit de Lincoln son associé. Tout marcha d'abord à souhait; mais bientôt les affaires prirent une mauvaise tournure, et Lincoln fut obligé de vendre son cheval et ses instruments de travail pour faire face au plus pressé; quant au reste, il trouva des amis dévoués qui le tirèrent de ce mauvais pas.

C'est à ce moment que Jackson, président de la République, ayant entendu parler de Lincoln avantageusement, le nomma maître de poste à New-Salem, où il resta trois ans.

La tradition rapporte que ce bureau de poste trouvait le plus souvent son siège dans le fond du chapeau d'Abraham, et que, chemin faisant, il distribuait lui-même la correspondance. En même temps, il rendait comme arpenteur de grands services aux colons qui abondaient dans ces parages. De toutes parts, on disait : « Personne n'apporte plus de probité dans les affaires du district que l'honnête Abe. »

## IV. LINCOLN EST ÉLU DÉPUTÉ EN ILLINOIS ET REÇU AVOCAT AU BARREAU DE SPRINGFIELD

En 1834, de nouvelles élections départementales se préparent; Lincoln, qui maintenant avait acquis une certaine éloquence, se présente une seconde fois. Les discours qu'il prononce pendant cette période électorale, allant droit au cœur de ses nombreux auditeurs, il est définitivement victorieux.

La capitale de l'Illinois était à environ 100 milles de sa demeure; il fait à pied ce parcours, son bagage à la main pour se réunir à ses collègues. Ce fut avec une sage réserve qu'il se tint à son poste. Avant de s'aventurer à prendre en mains la cause de ses concitoyens, il veut s'instruire plus profondément de ce qui les intéresse; aussi, pendant toute la durée de la session, il demeure silencieux observateur de tout ce qui se passe sous ses yeux. Il gagne de la sorte une expérience qu'il saura employer à propos, et, à la fin de la session, il reprend comme devant le chemin de son logis.

Derechef, en 1836, Lincoln se trouve sur les bancs de la même assemblée; mais le membre silencieux de la session précédente prend enfin part aux débats et se jette à corps perdu dans la discussion.

Avec sa haute taille, il dépasse de la tête tous ses confrères, et, avant la fin de la session, il aborde franchement la question de l'esclavage. Il fallait certes beaucoup de courage à un jeune homme de vingt-sept ans, aussi modeste que Lincoln, pour oser parler carrément de ce brûlant sujet devant une assemblée hostile, car l'Illinois était un État esclavagiste, et il était seul de son avis. Mais, pour cette fois, la question ne fut que posée, et Lincoln se retira de nouveau chez lui sans qu'elle eût fait un pas.

Le court passage que Lincoln fit à la Chambre de l'Illinois ne fit qu'accroître le

désir qu'il avait depuis longtemps déjà de devenir avocat. A cet effet, il consulta un jurisconsulte éminent, nommé John Stuart, qui mit sa bibliothèque à sa discrétion. Mais le chemin à parcourir entre la demeure de Lincoln et celle de John Stuart est d'environ 20 milles. Qu'est-ce que cela pour les jambes d'un géant? Lincoln les fera aller et retour le soir après sa journée pour aller chercher les livres dont il a besoin.

Il se met alors au travail avec acharnement et, au bout de six mois, il est reçu avocat au bureau de Springfield, en Illinois.

Tout marchant à souhait, il songe alors à se marier. Depuis longtemps déjà il avait rencontré une jeune fille honorable, dans une famille où il était souvent reçu. Cette jeune personne ne tarda pas à découvrir, sous une enveloppe grossière, les qualités remarquables du jeune homme, et, malgré cet extérieur un peu vulgaire qu'on lui connaît, elle consentit à l'épouser; on était en 1841.

Les vingt années qui suivirent son admission au barreau de Springfield n'offrent aucun incident remarquable à signaler. Cette période fut pour lui abondante en responsabilités de toutes sortes, dont il s'acquitta avec dévouement, se dépensant pour tout le monde, plaidant surtout la cause des pauvres.

Arrivé à cette époque, sa simplicité est toujours la même : point de vanité dans les vêtements, bien que de ce côté il eût fait des progrès. Se sentant peu de besoins, il y pourvoyait facilement; aussi, à son honneur, on est d'accord pour reconnaître que jamais il ne fit payer ses services ce qu'ils valaient, se contentant d'une modeste rétribution, surtout lorsque son client était pauvre.

### V. MOUVEMENT ANTI-ESCLAVAGISTE — ANNEXION DU TEXAS A L'UNION — LINCOLN MEMBRE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Vers 1837, époque à laquelle Lincoln paraissait au barreau de Springfield pour la première fois, une grande lutte se préparait à propos de l'esclavage africain. Deux partis étaient en présence : celui des wigs ou républicains, qui représentait les droits du gouvernement en général; celui des démocrates, dont le principal souci était le maintien des droits particuliers de chaque État.

Or, parmi ces droits particuliers, il en était un relatif à l'esclavage qui, aux yeux des démocrates, primait tous les autres.

D'après une loi qui datait de loin, tout État avait le droit d'affranchir à son gré, par un acte législatif, tout individu réputé esclave; mais ce droit avait ensuite été restreint et finalement abrogé; on alla même jusqu'à défendre ouvertement de troubler la marche des choses en donnant quelque instruction aux esclaves.

Cette nouvelle puissance, la puissance esclavagiste, qui croissait toujours en force et en arrogance, et pour laquelle l'esclavage envisagé à son point de vue était, non un mal, mais un bien, demanda davantage encore : elle voulut l'effacement de ce qu'on aurait pu appeler une ligne de démarcation entre les régions esclavagistes et les autres. En réponse à cette exigence, il fut déclaré qu'en vertu de la Constitution, le droit d'esclavage existait sur tous les territoires de l'Union. Dès lors, la propriété des esclaves devient sacrée et le servage des noirs est considéré comme socialement, moralement et politiquement juste, aux yeux des démocrates.

Désormais, de sérieuses discussions s'élèveront du sein des deux partis. L'annexion du Texas en fournira le premier prétexte. On sait que, vers 1844, ce territoire était en quelque sorte une dépendance du Mexique et qu'en même temps il était devenu un sujet de discorde entre les puissances européennes. Or, pour couper court aux revendications de ces puissances, le Texas se révolte ouvertement contre la domination mexicaine.

A ce moment, les États-Unis, toujours aux aguets, ne perdent pas l'occasion de mettre la main sur cet immense territoire : à cet effet, ils prêtent assistance aux révoltés, pensant bien qu'à eux seuls en reviendrait

tout l'avantage. Au reste, leur point de vue est double en cette affaire : d'abord, ils veulent protéger les intérêts de leurs nationaux établis en ces régions et possesseurs d'un grand nombre d'esclaves; puis, vient en second lieu la possibilité de l'annexion du Texas à l'Union. Le morceau était bon à prendre, car, à lui seul, il égalait en étendue le tiers des treize États originels, c'est-à-dire environ 318 000 milles carrés.

C'était une question brûlante au point de vue de la liberté. Aussi, le parti esclavagiste fut-il acharné à la lutte. Quant au parti contraire, dont Lincoln était le membre le plus résolu, il repoussa l'annexion avec toute l'énergie possible, mais ce fut en vain, car, en 1845, le Texas faisait partie de l'Union comme l'État à esclaves.

Le résultat fut une guerre entre le Mexique et l'Union, après laquelle les États-Unis s'emparaient encore de la Californie et du Nouveau-Mexique.

Peu de temps après cet échec du parti wig, l'Illinois, toujours fidèle à Lincoln, l'envoie siéger au Congrès national (1847).

Dès son arrivée au Congrès, Lincoln, dont on connaît l'opinion antiesclavagiste, prit en mains la cause de ceux qui présentaient des pétitions dans le but d'abolir le commerce ignoble des esclaves sur le territoire du Congrès (1). Il proposa un amendement tendant à l'abolition de l'esclavage lui-même. Ce bill portait en substance : « Défense d'introduire aucun esclave dans le district, excepté pour les fonctionnaires du gouvernement, auxquels on laissait la faculté d'amener les nègres nécessaires à leur maison pendant la durée de leur service. Tous les noirs résidant dans le district, et tous ceux qui y naîtraient dans la suite, étaient déclarés libres, et ne pourraient être retenus en esclavage, même en dehors du district. « Indemnité accordée aux propriétaires sur le trésor public. »

En vain, Lincoln met toute son énergie à défendre ses propositions; elles sont repoussées, car l'heure de la justice n'avait pas sonné encore, et il fallait, pour que sa voix fût entendue, que des flots de sang eussent coulé d'un bout à l'autre de la nation.

Dès cette époque, on sent que la lutte suprême peut éclater d'un moment à l'autre et chaque parti semble s'y préparer. Comment donc expliquer les raisons péremptoires qui vont bientôt diviser en deux camps bien tranchés les citoyens d'un même pays? Car enfin, ils possédaient les mêmes droits politiques et avaient tous, du temps de Washington, combattu sous le même drapeau. C'est que, depuis ce temps-là, une grande ligne de démarcation s'est étendue largement entre le Nord et le Sud. C'est que le Nord est républicain, industriel, navigateur, et qu'il vit surtout du travail de ses mains, tandis que le Sud est démocrate, c'est-à-dire aristocrate, « Bourbon, » comme on dit aux États-Unis, qu'il est producteur de denrées tropicales et qu'il ne vit que du travail de ses esclaves; que, de plus, les Sudistes se sont décerné le titre de *Chevaliers du Sud*. Or, ces *chevaliers*, incapables de toute occupation manuelle, s'adonnent aux affaires publiques : ce sont, pour la plupart, des gens intelligents, instruits, raffinés dans leurs goûts, mais impérieux et intolérants. Aussi dédaignent-ils ces *yankees*, travailleurs, inventeurs, capables de toutes les industries et protectionnistes en tant que fabricants, tandis qu'eux, les chevaliers du Sud, sont libres échangistes et qu'il leur importe surtout de pouvoir exporter librement leur coton et leur canne à sucre. Le travail des noirs leur laissant bien des loisirs, ils s'occupent beaucoup de politique et, bien qu'en minorité dans les Chambres, ils avaient jusqu'à présent toujours réussi à être en majorité dans l'administration gouvernementale.

En cet état de choses, la question de l'esclavage éclatant tout à coup à la surface, le Nord se réveille de sa quiétude et veut réagir contre la prépondérance du Sud. Alors le Sud ouvre le feu et érige l'esclavage en doctrine. Mais le grand parti républicain

(1) Le Congrès a une juridiction exclusive sur le district de Colombie, où est située la ville de Washington.

est fondé : Lincoln en est l'âme; il se fait le champion de la justice et de la liberté.

### VI. 1860 — LINCOLN PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE — GUERRE DE SÉCESSION

L'esclavage étant devenu la base de tout l'édifice politique et économique du Sud, il s'agissait de le maintenir envers et contre tous, sous peine de voir s'écrouler toute la fortune des colons.

La campagne présidentielle s'ouvre : Lincoln est sollicité de tous côtés à prendre la parole. Lorsqu'il prononça son premier discours, il était en présence de 1200 personnes. Partout où il parlait, il faisait preuve d'une supériorité intellectuelle avec laquelle on n'avait pas encore compté.

Malgré tout le sérieux de son caractère, il ne laissait pas quelquefois de toucher la note gaie; c'est de la sorte qu'en parlant de son antagoniste, Douglas, il disait : « Tout le monde est pour lui; quand on voit des joues si fraîches, des yeux si vifs, on croit en voir sortir des places, des ambassades, des faveurs de toutes espèces; au contraire, que voulez-vous que l'on fasse d'un grand homme osseux, triste et dégingandé comme moi? On ne voit sortir d'aucun de mes membres ni dîners, ni richesses, ni dignités quelconques. »

On l'invitait partout. A New-York, son discours produisit un enthousiasme incroyable. Son originalité, sa grandeur d'âme, son étrange personne, tout concourt à le rendre populaire et intéressant à tous les yeux. Ce grand géant, avocat des pionniers de l'Ouest, avec sa subtilité et son éloquence remuait tous les cœurs. On était curieux de connaître son origine et le secret de sa puissance. On lui faisait maintes questions, surtout sur son éducation première; et lui, avec sa bonhomie habituelle, y répondait en disant que les journaux ont raison, qu'il n'a pas été à l'école en tout plus de six mois.

Cependant, l'élection présidentielle approchait; elle devait avoir lieu le 2 novembre 1860. Les vieux partis étaient divisés : il n'y avait pas moins de quatre candidats en présence, dont deux de l'Illinois, Lincoln et Douglas. Le parti républicain formule ainsi son programme, (en anglais *plate-forme*) : « Les principes promulgués dans la déclaration de l'Indépendance et compris dans la Constitution fédérale sont essentiels à la sauvegarde des institutions républicaines. — La Constitution, l'Union et les Droits des États doivent être et seront maintenus. — Le maintien inviolable des Droits des États, particulièrement du droit qu'a chaque État d'ordonner et de contrôler ses propres institutions, exclusivement selon ses propres inspirations, est essentiel à l'équilibre des pouvoirs sur lesquels sont fondées la perfection et la durée de l'organisation politique du pays. Le nouveau *dogme* suivant lequel la Constitution, par sa propre force, établit l'esclavage dans un ou dans la totalité des États-Unis, est une hérésie politique dangereuse. Le Congrès, les législatures locales, les individus n'ont le pouvoir de donner à l'esclavage une existence légale dans aucun des territoires des États-Unis. »

Le 26 mai 1860, la Convention nationale républicaine se réunit à Chicago. Ce fut le *jeune géant de l'Ouest,* Abraham Lincoln, qui remporta le plus de suffrages; la majorité absolue était de 233 voix sur 465. Lincoln en eut 234 au troisième tour de scrutin. Il est alors proclamé candidat à la présidence des États-Unis. Cette nouvelle fut reçue avec enthousiasme par le parti républicain tout entier. La lutte s'ouvre alors, sérieuse, acharnée : Lincoln en sort victorieux avec deux millions de suffrages. Douglas, son rival, est stupéfait de trouver en Lincoln un adversaire digne de lui.

Cette élection, qui n'était pas le fait du Sud, ne faisait pas non plus son jeu, aussi, sans que le gouvernement y fût pour rien, le parti révolté prit-il le premier l'offensive et se prononça-t-il pour la *sécession;* car l'élu de la Nation, bien que d'opinions modérées, était regardé par les Sudistes comme leur ennemi personnel. La raison principale qu'ils en donnaient était que, à leurs yeux, les États ne formaient qu'une

fédération composée d'États entièrement indépendants les uns des autres et que, dès lors, ils étaient libres de se séparer quand bon leur semblerait. Or, l'opinion de Lincoln était diamétralement opposée.

On voit d'ici ce que serait devenue l'œuvre de Washington, si une victoire définitive était venue renforcer une telle prétention. S'appuyant alors sur ce que les Sudistes appelaient les *Droits des États*, les révoltés déclarèrent l'Union rompue. L'exemple fut donné par la Caroline du Sud, puis vinrent le Mississipi, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, la Louisiane, le Texas. En tout sept Etats, qui se constituèrent immédiatement en Confédération du Sud, administrée par un président *ad hoc*. Cet honneur incomba au grand négrier Jefferson Davis, du Mississipi. Le vœu du géomètre Calhoum était comblé : il y avait désormais deux présidents pour une seule République !

La nouvelle confédération adopta comme base fondamentale de son existence le principe qui fait de la race noire une race dont l'*état naturel et normal est l'esclavage*. En cela, le Sud se déclarait volontairement le défenseur de la théorie de l'esclavage. De plus, il maintenait que l'esclave est une propriété comme une autre, réclamant la même protection.

Cette opinion s'empara de tous les esprits intéressés, et l'on eut le triste spectacle de voir un juge de la Suprême Cour, celui entre les mains duquel Lincoln allait bientôt prêter le serment de fidélité à la Constitution, déclarer hautement ce que « n'avait jamais proclamé aucun magistrat, soit d'Athènes ou de Rome; ce qui est resté ignoré du droit civil et du droit canon, du droit féodal et du droit public : *l'existence d'une race d'esclaves.* »

Bientôt les milices du Sud, fortes de leurs principes, revendiquent la possession des propriétés nationales de leurs territoires; c'est ainsi qu'elles portent une main sacrilège sur les douanes, les postes, les arsenaux, les forteresses. Le commandant du fort Moulteries, dans la Caroline du Sud, se voit forcé d'abandonner son poste pour se réfugier au fort Sumter, afin d'y attendre du renfort pour lutter plus avantageusement. Mais les renforts n'arrivèrent pas en quantité suffisante; il fut obligé de se rendre. Cependant, il ne quitta le fort que la tête haute, tambour battant, avec les 80 hommes qui lui restaient, emportant son matériel et son drapeau. En passant devant l'étendard de l'Union qui flottait encore sur le fort, il le fit saluer de cinquante coups de fusil; c'était tout ce qui lui restait de poudre.

Le sort de la petite garnison du fort Sumter était devenu l'objet des préoccupations du Nord et du Sud : toute la question politique avait mis là son enjeu. Aussi cette victoire fut-elle accueillie avec des transports de joie par les États révoltés. On eût dit, à les entendre, que le gouvernement légal était renversé pour jamais.

D'un bout à l'autre de la nation, une commotion violente en fut ressentie : elle fut suivie de près par la rupture de plusieurs autres États : la Caroline du Nord, la Virginie (cette Virginie qui, naguère, avait voulu arrêter le trafic des Anglais), l'Arkansas, le Tennessee. Alors la population de couleur prend parti pour l'Union, tandis que celle des *petits blancs* devient l'élément principal des armées du Sud. Ce fut pour le parti de la révolte une puissante recrue et sur laquelle il n'était pas en droit de compter, vu le peu d'intérêt que leur avaient toujours témoigné les possesseurs d'esclaves.

Les confédérés choisirent la date du 7 mars pour adopter un nouveau drapeau, lequel flotta bientôt sur tous les monuments des États séparés. Mais cette nouvelle confédération ne devait pas vivre, car elle portait dans son sein deux germes de mort : *l'esclavage et le principe de sécession.*

### VII. LINCOLN A WASHINGTON — INAUGURATION DU PRÉSIDENT — SERMENT DE FIDÉLITÉ A LA CONSTITUTION — ORGANISATION DE L'ARMÉE — LINCOLN COMMANDANT EN CHEF DES FORCES DE L'UNION

Avec la sagacité qui le caractérise, Lincoln comprit du premier coup le caractère de la

guerre : il en pressentit toutes les conséquences. Son cœur en saigna et ce fut avec une grande tristesse qu'il prit congé de ses amis de Springfield, et qu'il leur adressa ces paroles touchantes : « Personne ne peut comprendre la tristesse que j'éprouve au moment de vous dire adieu. C'est à ce peuple que je dois tout ce que je suis. Ici, j'ai vécu plus d'un demi-siècle, humble et inconnu ; ici mes enfants (Lincoln eut trois fils) sont nés, et l'un d'eux y est enterré. Je ne sais pas si je vous reverrai jamais. Un devoir m'est imposé, plus grand peut-être que celui qui a été imposé à aucun citoyen depuis Washington. Washington n'eût jamais réussi sans le secours de la divine Providence, en laquelle il eut toujours foi. Je sens que je ne puis réussir sans la même assistance, et c'est de Dieu que, moi aussi, j'attends mon appui. »

A son arrivée à Washington, il va droit au Capitole où l'ex-président Buchanan et son adversaire Douglas le reçoivent. La foule est compacte sur l'immense place du Capitole ; une agitation extrême y règne. Dès que le calme se rétablit, le sénateur Baker prend la parole et adresse au peuple ces quelques paroles : « Permettez-moi de vous présenter Abraham Lincoln, président des États-Unis. » Alors Lincoln, dominant de sa haute taille tout son entourage, s'avance sur le balcon du Capitole et prononce un discours clair et simple comme lui, qui se terminait par un appel à l'Union, source de la grandeur de la République, et chère à tous les patriotes. En des termes pacifiques, il expose ses vues sur la situation présente ; proteste contre les desseins qu'on lui prête de vouloir abolir tout de suite et d'un seul coup l'esclavage dans tous les États, quand dans sa pensée on ne devait y arriver que graduellement et en temps convenable. Puis, il ajoute formellement : « Ce que je veux, c'est le maintien de la Constitution. Aucun État *n'a le droit,* de sa propre initiative, de se retirer légalement de l'Union. Toutes les résolutions ou ordonnances qui concourent à cette fin sont également nulles, et tout acte de violence commis par un ou par plusieurs États contre l'autorité des États-Unis, constitue d'ores et déjà, suivant la loi, l'insurrection ou la révolution. Je veillerai, comme la Constitution me l'ordonne expressément, à ce que les lois de l'Union soient fidèlement exécutées dans tous les États. »

Après ce discours, Lincoln prêta entre les mains du juge Taney le serment constitutionnel : « Je jure solennellement de remplir avec fidélité les fonctions de président des États-Unis, et de faire tout ce qui dépendra de moi pour maintenir, protéger et défendre la Constitution. »

« La République avait dès ce jour un chef décidé à la défendre, tout en respectant les droits et les libertés constitutionnelles ; ceux qui regardaient le principe du travail libre comme la base essentielle d'une société libre et démocratique, voyaient enfin leur élu investi régulièrement de la première magistrature ; ceux qui, malgré leurs liens avec les esclavagistes, considéraient le *maintien de l'Union* comme le premier article de foi politique de tout bon citoyen, pouvaient sans crainte se rallier autour de lui. La situation était nettement dessinée, et la rébellion désormais sans motif et sans excuses (1). »

Le soir même, Lincoln prenait possession de la Maison-Blanche, et le lendemain, 5 mars 1861, un nouveau Cabinet était formé.

Dès maintenant, il faut faire vite et bien. Les affaires publiques sont dans un état déplorable ; les finances dilapidées, car l'administration précédente, composée en majorité d'hommes du Sud, a laissé le trésor vide ; les arsenaux sont dévastés, les chantiers de marine sans matériel ; la flotte est dispersée aux quatre coins du monde ; l'armée est tout entière à former ; et, par-dessus tout cela, un personnel administratif hostile au nouveau gouvernement ne paraît pas d'humeur docile.

Un appel au peuple est lancé. Au cri de la patrie en danger, le Nord se lève ; les

(1) Monseigneur le comte de Paris *(La guerre civile aux États-Unis).*

hommes semblent surgir de terre : alors l'armée est créée : elle atteint bientôt le chiffre de 600 000 hommes. Ce fut la première réponse du peuple; plus tard, elle comptera deux millions d'individus.

Mais les fonds manquent; pour faire face au plus pressé, Lincoln crée un papier-monnaie appelé : *greenbacks,* dont on se sert encore de nos jours (1).

L'armée étant formée et organisée, on en offre le commandement en chef à un brillant officier, élève de West-Point (2), qui avait fait ses preuves au Mexique; c'est le général Lee. Il refuse, croyant en toute sincérité qu'il est de son devoir de ne se battre que pour soutenir le principe du Sud, c'est-à-dire le *droit particulier* des États.

Élevé au milieu du luxe aristocratique du Sud, le général Lee était en tous points l'opposé de Lincoln; car, tandis que celui-ci avait appris par cœur en courant nu-pieds, à travers les champs, la vie de Washington, celui-là en avait entendu tous les détails de la bouche même de son père, qui avait été l'ami et le compagnon d'armes du fondateur de l'Union. On aurait donc pu s'attendre à trouver en lui un défenseur ardent de cette Constitution signée par les siens; au lieu de cela, on est tout surpris de le voir se déclarer l'adversaire acharné du gouvernement légal, et devenir le champion des revendications du Sud. Au lieu d'accepter le commandement en chef des armées fédérales, le général Lee préfère devenir celui des insurgés.

L'honneur en revint à Lincoln, car la Constitution peut nommer de droit le président de la République généralissime de l'armée.

La tâche est lourde pour un homme qui débute et dont toute l'expérience guerrière se borne à la petite campagne du *Faucon Noir*. Néanmoins, il accepte, car sa passion dominante est la passion nationale.

(1) Greenbacks, parce que la couleur du papier est verdâtre. Green (vert) back (dos).

(2) West-Point est l'École polytechnique des États-Unis.

## VIII. LA GUERRE CIVILE

Le cadre de cette biographie ne permettant pas qu'on y fasse entrer tous les détails d'une guerre civile qui dura plus de quatre ans, nous ne nous bornerons qu'à en donner les résultats, car, comme le dit fort justement Monseigneur le comte de Paris : « Le récit détaillé de ces campagnes n'offre qu'une suite de petits événements que rien ne semble rattacher entre eux, et qui paraît longue et monotone. »

A mesure que l'armée s'organisait, l'argent était fourni par le parti républicain avec une prodigalité inouïe. Alors Lincoln tient haut et ferme le drapeau de l'Union; il place à la tête de chaque Corps d'armée des généraux renommés déjà par leur valeur personnelle et qui vont donner des preuves de leur ardent patriotisme. Bientôt, des flots de sang inondent la nation d'un bout à l'autre; près de 800 000 hommes disparaissent de la surface du globe; des villes, des villages sont saccagés; toutes les richesses accumulées par un demi-siècle de rudes labeurs sont englouties pour toujours.

Tous les avantages semblent être pour le Sud dès le début, car il s'organisa plus promptement que le Nord, pour la bonne raison qu'il était presque toujours sur le pied de guerre, afin de réprimer du premier coup tout soulèvement partiel des esclaves.

Quoi qu'il en soit et malgré ses défaites successives, le Nord ne se décourage pas; battu sur terre, il lui reste la mer. Lincoln décrète alors le blocus de tous les ports du Sud. C'est à ce moment que les négriers espèrent l'appui de la France ou de l'Angleterre. Car, il est protectionniste, et il lui faut à tout prix protéger sa marine marchande. Mais la France garde sagement son or et son sang, sachant bien que les États confédérés ne lui tiendraient aucun compte de ses sacrifices. Quant à l'Angleterre, avec la haine jalouse qu'on lui connaît pour un peuple qui, grâce à la générosité de la France catholique de Louis XVI, avait si bien su se débarrasser de son joug pesant et hautain, elle laisse aussi la grande Répu-

blique à ses propres forces. Son intérêt étant de voir la division dans un pays où la propriété foncière peut devenir le lot de chacun et où la religion n'est pas asservie à l'État, elle n'a garde de bouger.

Après deux ans de luttes meurtrières, le gouvernement de Washington, ayant perdu tout espoir de voir les États séparés rentrer dans l'Union, se décide à frapper un coup décisif en décrétant que tous les noirs des États en révolte sont libres. Ce fut le prélude du décret d'émancipation en date du 1er janvier 1863.

Il ne faut pas qu'on s'y trompe, Lincoln n'agissait pas en cela de son propre mouvement; ce fut la nation qui le poussa, car la proclamation qui suit n'est que l'expression du vœu national. « Au 1er janvier de l'an de Notre-Seigneur 1863. Tous les individus réduits à la condition d'esclaves dans la limite de quelqu'un des États ou dans une partie désignée de cet État, dont la population se trouvera en rébellion contre les États-Unis, seront, à partir de ce jour et pour jamais, libres. Et le pouvoir exécutif, y compris les pouvoirs militaires et ceux de la marine, reconnaîtront et maintiendront la liberté desdits individus, se gardant bien de réprimer aucun des efforts qu'ils pourront accomplir en vue de recouvrer leur liberté. »

Voici comme Lincoln explique cet acte politique :

« En donnant la liberté à l'esclave, nous assurons la liberté aux hommes libres, trouvant de la sorte égal honneur et égal profit à donner et à recevoir. Nous sauverons noblement ou nous perdrons honteusement la dernière et la meilleure espérance qui subsiste ici-bas. Le but est simple, pacifique, glorieux et juste. En le poursuivant, nous méritons les applaudissements du monde et les bénédictions de Dieu. »

Peu après cette proclamation survint un événement qui ne manque pas de valeur morale : Taney, le juge suprême de la haute cour de justice, rendit sa vilaine âme à Dieu. Il avait été l'agent le plus docile de l'oligarchie du Sud. Cette mort stimula le zèle des défenseurs de l'Union, et Lincoln en profita pour remettre cette haute fonction entre les mains d'un adversaire résolu de l'esclavage; cet homme était M. Chase.

Cependant, la guerre continuait et menaçait d'être éternelle, lorsque tout à coup l'Europe apprit avec stupeur que la ville de Charleston, l'un des plus puissants boulevards de la révolte, venait d'être bombardée à une distance de dix kilomètres. On faisait alors usage, pour la première fois, de ces fameux canons à longue portée que tout le monde connaît désormais, mais dont les Américains avaient la primeur.

Le Sud alors se crut perdu; et il l'était en effet. Il fit des efforts désespérés, mais la fortune des armes déserta ses rangs et. bien peu après, la ville de Richemond était prise d'assaut par l'armée fédérale (1864) : l'armée fédérale était l'armée du Nord. Les Confédérés formaient l'armée du Sud. C'était son retranchement le plus important : la lutte allait enfin se terminer!

Le lendemain de la victoire définitive du Nord sur le Sud, on fut tout étonné dans Richemond de voir un grand homme noir, au visage triste, parcourir les rues de la ville tenant son fils par la main. C'était le président Lincoln, qui y était entré à pied, selon son habitude, sans ostentation, avec sa simplicité ordinaire.

## IX. SECONDE ÉLECTION DE LINCOLN — FIN DE LA GUERRE — LA MORT

Pendant que ces événements se succédaient, la période présidentielle touchait à son terme. Le Sud en concevait une dernière et folle espérance, et déjà tenait son candidat tout prêt. C'était un officier distingué, le général Mac-Clellan. Ce fut là une faute capitale pour le parti de la démocratie. Qu'on en juge par ce manifeste de la Convention du Sud, tenue à Chicago : « Nous *avons résolu* d'adhérer avec une fidélité inaltérable dans l'avenir comme dans le passé à l'Union, telle que l'a établie la Constitution : c'est là le seul fondement solide de notre force. La Convention croit

justement interpréter les sentiments du peuple américain, en déclarant qu'après quatre ans d'efforts infructueux pour restaurer l'Union par la force des armes, après que la Constitution, au nom de prétendues nécessités militaires, a été violée, la liberté des citoyens foulée aux pieds, la fortune de la nation et des particuliers compromise, la justice, l'humanité, la liberté et le bien public demandent que des tentatives soient faites immédiatement pour arrêter les hostilités, afin d'arriver à rétablir la paix dans le plus bref délai possible sur les bases d'une Union fédérale, où le droit des États serait formellement reconnu et solennellement consacré. »

Comme on le voit, ce langage signifiait tout simplement que le Sud voulait bien l'Union, mais avec l'esclavage pour base.

Le général Mac-Clellan, comprenant le faux pas qu'on lui faisait faire, essaya d'atténuer ce qu'il y avait de fâcheux pour son parti dans une telle déclaration; mais il ne réussit pas à détruire la mauvaise impression qu'elle avait produite sur les masses.

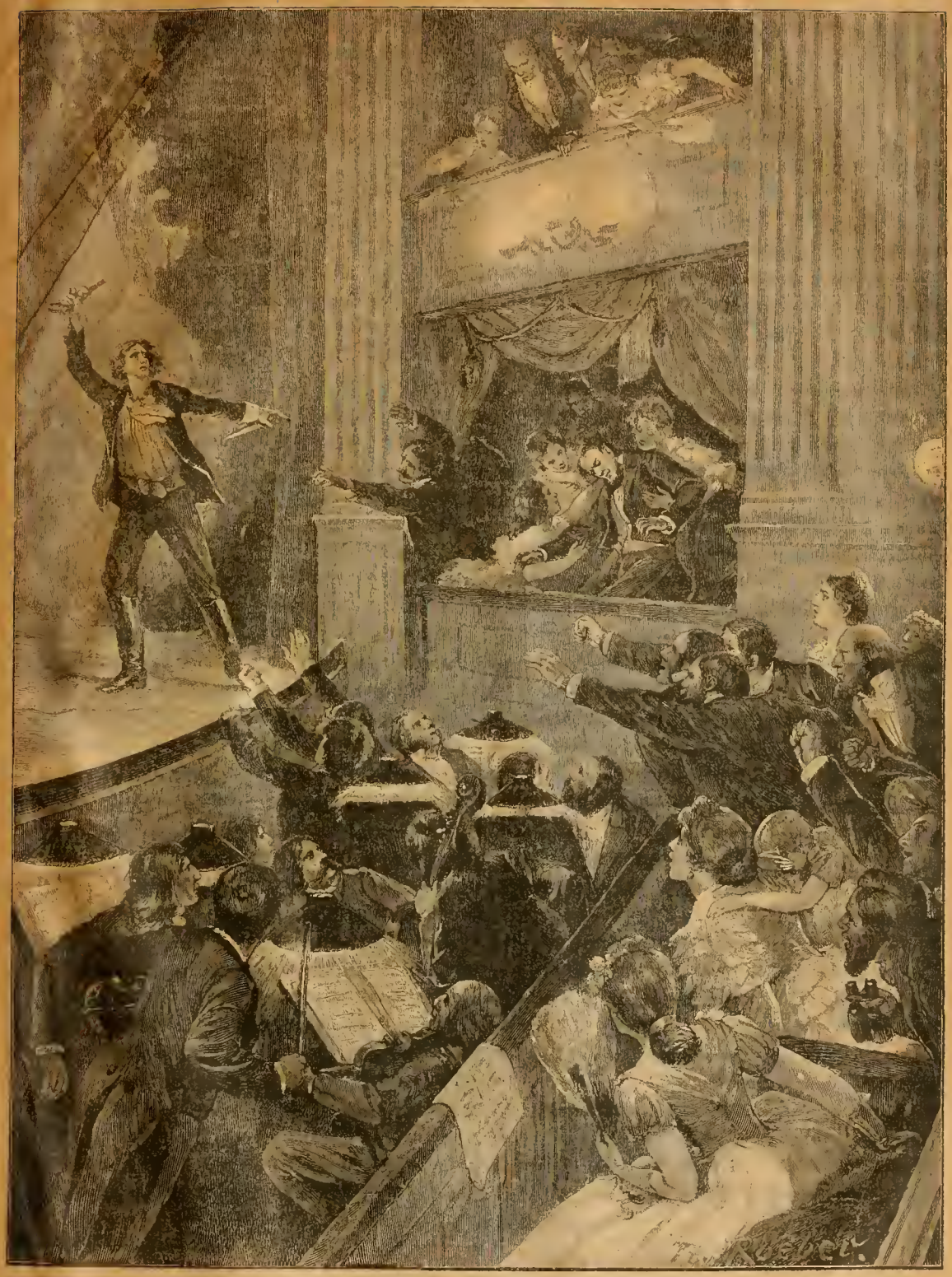
De son côté, le parti républicain, sentant tout l'avantage qu'il pouvait en tirer, ne laissa pas échapper une si belle occasion de manifester son sentiment; il la saisit dans la personne de M. Seward, secrétaire d'État. Ce dernier, un soir que des groupes de manifestants étaient venus défiler sous ses fenêtres, leur adressa les paroles suivantes : « Mes chers concitoyens, la démocratie, à Chicago, après avoir recherché pendant six semaines si la guerre que nous soutenons était un triomphe ou un échec pour notre cause, a fini par décider que nous avions échoué; en conséquence, elle a pris des résolutions et nommé un candidat tels, que cette opinion deviendra nécessairement une vérité si l'on cesse les hostilités, et si l'on abandonne le terrain sans conteste. A Baltimore, au contraire, vous avez pensé qu'il n'est pas aussi certain que nous ayons échoué; et, en conséquence, vous avez décidé de demander jusqu'à la fin, au sort des batailles, le salut de l'Union. La question est aujourd'hui nettement posée — Mac-Clellan et la séparation, ou Lincoln et l'Union — Avez-vous quelque doute sur le succès final? (Cris : Non! non!) moi non plus, je n'en ai aucun. Mille remerciements. »

Le scrutin du 8 novembre 1864 donna les résultats prévus : Lincoln fut réélu par 2 313 665 voix contre 1 802 237 obtenues par Mac-Clellan. Le choix du peuple n'était pas douteux. Désormais, le devoir du gouvernement est tout tracé : point de proposition de paix, tant que les rebelles resteront des insurgés.

Le 4 mars 1865, jour de la seconde inauguration de Lincoln, le président prononça le discours suivant : « Si Dieu a voulu que soit engloutie toute la richesse accumulée par des esclaves pendant deux cent cinquante ans de travail sans rémunération, et que chaque goutte de sang tirée par le fouet soit payée d'une autre goutte de sang versée par l'épée, qu'il en soit ainsi; car les jugements de Dieu sont justes et vrais! Sans malice pour personne, pleins de charité pour tous, pleins de confiance dans le droit, en tant que Dieu nous permet de voir le droit, travaillons à finir notre ouvrage, à cicatriser les blessures de la nation. »

Les événements se succèdent alors avec rapidité : la lutte devient un carnage épouvantable, jusqu'au jour où le commandant des insurgés, le général Lee, convaincu de l'inutilité de la résistance, se rendit au général Grant, commandant actif de l'armée des États-Unis, le 9 avril 1865. Ce ne fut plus, dès lors, qu'une série de capitulations, car tous les autres généraux insurgés imitèrent l'exemple de leur chef; on se saisit de la personne du président Davis Jefferson, qui s'était enfui en Géorgie et s'y cachait sous des vêtements de femme.

Ainsi fut terminée cette effroyable rébellion qui avait duré quatre ans, coûté trois millards de dollars et la vie à plus d'un million d'êtres! Le double but de Lincoln était atteint : l'esclavage aboli, l'Union des États conservée intacte. 27 États sur 36 acceptaient la loi nouvelle et Lincoln devenait le libérateur de quatre millions de nègres.



ASSASSINAT DU PRÉSIDENT LINCOLN (14 AVRIL 1865)

D'un bout à l'autre de l'Union, un long cri de joie accueillit cette nouvelle, mais à peine était-il poussé, qu'une immense tristesse envahissait tous les cœurs : Lincoln venait d'être assassiné, au moment où il se préparait à accorder une amnistie générale à tous les insurgés.

Le 14 avril, Lincoln avait été invité au théâtre Ford, dans la cité, à une représentation exceptionnellement donnée en souvenir de l'anniversaire du bombardement et de la prise du fort Sumter. Or, par une coïncidence malheureuse, cet anniversaire tombait, cette année-là, le Vendredi-Saint. Lincoln eut le tort de penser qu'il ne pouvait décliner cette invitation et se rendit à sa loge. Au troisième acte, tandis qu'il se penchait sur la balustrade, un assassin s'approcha vivement du président et lui tira par derrière un coup de pistolet dans la tête. La balle pénétra de part en part. L'assassin sauta ensuite de la loge sur la scène en brandissant un poignard et s'écriant : *Sic semper tyrannis!* puis s'échappa par les derrières du théâtre. Le président était tombé sur le sol, privé de sentiment. Il resta dans cet état jusqu'au lendemain et à 7 h. 20, il rendait le dernier soupir.

Des funérailles splendides eurent lieu le 19 avril. On exposa d'abord le corps à la Maison-Blanche, où il resta deux jours entiers, puis fut conduit à Springfield, sa dernière demeure.

L'assassin, un nommé Booth, s'était réfugié dans une grange. On y fit mettre le feu. — Resté seul à l'intérieur, Booth se jeta la tête en avant sur la clôture pour la défoncer; une planche céda; alors un soldat fit feu et il tomba le crâne fracassé.

L'Amérique conservera le souvenir de Lincoln au même titre que celui de Washington; elle associera ces deux noms dans une même pensée, car si l'un a fondé l'Union, l'autre l'a certainement empêchée de périr.

Quant à nous, catholiques et Français, nous apportons volontiers notre tribut d'hommages aux pieds du président Lincoln, mais nous mêlons à ces hommages des regrets amers et d'expresses réserves.

Quelle différence il y a entre les deux héros américains assassinés à peu d'années l'un de l'autre ; l'un protestant, l'autre catholique !

Lincoln et Garcia Moreno, sont tous deux présidents de République ; l'un du Nord, l'autre du Sud, Lincoln meurt assassiné par un fanatique de l'esclavage dans un théâtre, au milieu d'une fête mondaine que, même en sa qualité de protestant, il aurait dû fuir ce jour-là; Garcia Moreno, lui, tombe sous les coups d'assassins francs-maçons, au moment où il sortait de l'église et meurt en prononçant ces mémorables paroles qui peuvent nous faire juger du résultat des deux colonisations primitives : « Je meurs, mais Dieu ne meurt pas! »

Sans doute encore, pour nous catholiques, il eût été plus consolant de voir un des nôtres accepter la mission d'abolir l'esclavage, mais si Abraham Lincoln, en accomplissant son œuvre philanthropique, a eu la gloire d'affranchir les nègres des États-Unis de l'esclavage corporel, c'est à l'Église catholique qu'il incombe de les délivrer de l'esclavage spirituel. A elle, et à elle seulement, de leur ouvrir toutes grandes les portes de la céleste Bergerie, et de placer sous la houlette du premier Pasteur de l'Église, ces troupeaux de noires brebis confondues depuis si longtemps avec de vils animaux.

C'est fait. Déjà la bonne semence a porté ses fruits. De nombreuses églises catholiques sont construites, car la multitude des noirs est grande et bon nombre sont maintenant convertis au catholicisme. Dernièrement encore, on érigeait à Baltimore un Séminaire de jeunes missionnaires, spécialement destinés à l'évangélisation des populations noires des États du Sud.

*Paris.* LEO SYLVAIN.

LE Ja '11

LIBRARY OF CONGRESS
0 011 837 513 0